

Allons y puiser à pleines mains. Par une conduite vraiment chrétienne et religieuse, rendons-nous, autant que possible, dignes de nous approcher très-souvent de la table sainte; approchons-nous-en, en effet, autant de fois que nous le permet l'obéissance, et en y apportant les dispositions de pureté de conscience, de foi vive, d'ardent amour avec lesquelles s'en approchaient les saints. Comme eux, nous expérimenterons que rien n'est plus profitable à l'âme, que rien n'est plus de nature à nous faire triompher de nos mauvais penchants et avancer à grands pas dans la voie de la perfection.

Soyons zélés pour inspirer à nos élèves, ainsi qu'à tous ceux avec qui nous sommes en rapport, une vive et affectueuse dévotion au saint sacrement. Maîtres chrétiens, que pouvons-nous donc avoir à cœur sinon de conduire les enfants et les jeunes gens au Dieu de l'Eucharistie, par qui seul ils peuvent s'établir et se maintenir dans la vertu, et s'assurer le véritable bonheur?

PRIÈRE.

Divin Jésus qui, par l'institution de votre adorable sacrement, avez surpassé ce que vous avez fait de plus grand, de plus auguste, de plus admirable, accordez-nous d'apprécier de plus en plus ce don de votre cœur, et d'y participer avec fruit, afin que, profitant de ce secours, nous arrivions sûrement au terme d'une sainte mort et, par elle, au bonheur de nous nourrir de vous dans le ciel. Ainsi soit-il.

Voir les Résumés, page 293; — ancienne édition, page 253.

6. — L'EMMANUEL.

Il sera appelé Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous (S. Matth., 1, 23).

CONSIDÉRATION.

Dieu était avec nos premiers parents, avant leur péché, dans les relations les plus intimes; il les visitait, s'entretenait familièrement avec eux, les comblait de joie par sa présence. Il remplissait ainsi envers l'homme innocent toute la signification de ce doux nom d'Emmanuel, qui veut dire « Dieu avec nous. »

Oh! quelle consolation, quelle félicité c'était pour Adam et Ève! Mais bientôt, hélas! ils devinrent prévaricateurs, et, dès ce jour, le Seigneur les éloigna de lui en cessant d'avoir avec eux les mêmes rapports et les chassant du paradis terrestre.

Toutefois il ne les abandonna pas dans leur malheur. Ce Père plein de bonté voulut rester encore avec eux pour les éclairer de sa vérité, leur aider à réparer leur faute, leur communiquer sa grâce.

Il exerça la même miséricorde envers leurs descendants; aussi le voyons-nous se manifester fréquemment dans la suite des âges. Par le ministère des anges, il parle à Noé, il s'assied à la table d'Abraham, il console Isaac, il bénit Jacob, il s'entretient avec Moïse dans le buisson ardent et sur le Sinai; il précède son peuple sous le voile d'une colonne de feu: « Je dres-

serai, lui dit-il, ma tente au milieu de vous, et mon âme ne vous rejettera pas. Je marcherai parmi vous; je serai votre Dieu, et vous serez mon peuple¹. » Dès lors Israël peut s'écrier en toute vérité : « Quelle nation a des dieux qui s'approchent d'elle d'aussi près que le Seigneur s'approche de nous² ? » Le Très-Haut suscite ensuite un grand nombre de prophètes qu'il remplit de son esprit et par qui il révèle ses desseins à la terre.

Mais ce n'étaient là que des images de merveilles incomparablement plus grandes. Celui qui a dit : « Je fais mes délices d'être avec les enfants des hommes³, » voulait se communiquer plus directement aux hommes et habiter personnellement au milieu d'eux.

Au jour qu'il avait marqué, il leur rend en effet sa présence, et répare, et au delà, le malheur de nos premiers parents.

« Le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous⁴. L'ange qui, saluant Marie de la part du Ciel, lui a dit : « Le Seigneur est avec vous⁵, » peut le dire à tout Israël ou plutôt à tous les peuples, car le Seigneur est venu dans le monde et s'est fait l'un de nous.

Néanmoins le Verbe incarné allait devenir notre Emmanuel d'une manière non moins véritable, mais plus universelle. Sa présence parmi les hommes, objet de l'espérance de toutes les nations et préparée par les événements de quarante siècles, ne pouvait, en effet, se restreindre au seul pays de Judée et de Galilée, ni se limiter au court espace de trente-trois ans. L'Église devait

¹ Lévit., xxvi, 11 et 12. — ² Deut., iv, 7. — ³ Prov, viii, 31. — ⁴ S. Jean, i, 14. — ⁵ S. Luc, i, 28.

être mieux favorisée que la nation juive, et par conséquent avoir avec lui des relations plus intimes et plus merveilleuses. Il fallait la perpétuité de sa présence pour réaliser les prophéties qui le désignent de ce nom « d'Emmanuel »¹. Il la fallait pour entretenir dans les âmes de ses disciples de tous les temps la foi et l'amour, comme il faut la présence du soleil sur l'horizon pour éclairer et échauffer la terre. Il la fallait pour l'accomplissement de sa mission : il venait rétablir l'humanité dans l'état dont elle était déchue, il était donc nécessaire qu'il fût personnellement avec elle partout et toujours.

Or, il en est ainsi, car le Verbe incarné a perpétué sa présence au milieu de nous, et l'a rendue comme universelle en instituant le sacrement de son corps et de son sang. Par l'Eucharistie, il est l'Emmanuel de l'Église et l'Emmanuel de chacun de nous.

L'Église le possède et peut lui dire : « Seigneur, vous êtes avec moi, que craindrai-je² ? » Il accomplit cette parole qu'il lui avait dite dans la personne des apôtres : « Voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles³ » Il est en elle, comme dans la barque de Pierre, pour la diriger et la préserver du naufrage ; pour y entretenir la paix, l'union, et lui faire accomplir sa mission de salut.

Il est dans l'Église pour se donner à nous ; pour être l'Emmanuel non-seulement du peuple chrétien en général, des cités catholiques, des communautés religieuses, mais de chaque fidèle en particulier.

¹ Isaïe, vii, 14 ; viii, 8. — ² Ps, xxii, 4. — ³ S. Matth., xxviii, 20.

« Le Seigneur soit avec vous, » nous dit le prêtre, au saint sacrifice ; or, ce souhait se réalise par l'Eucharistie de la manière la plus vraie et la plus admirable.

N'est-il pas, en effet, avec nous, ce Seigneur miséricordieux que son amour emprisonne dans nos tabernacles, qui nous convie à l'y visiter, qui en sort soit pour nous bénir, soit plus encore pour se donner à nous, reposer en notre cœur, nous nourrir de lui-même, nous faire devenir la chair de sa chair, l'os de ses os¹ ?...

N'est-il pas avec nous, ce Dieu caché qui s'est fait en son sacrement notre compagnon, notre ami, notre pasteur, notre guide, notre lumière, notre force ?

Non, cette terre n'est plus l'exil, car nous y possédons notre père et notre roi. Elle n'est plus le séjour des misères et des larmes, car avec nous demeure Celui en qui sont tous les trésors de la grâce et qui fait la joie du ciel. Ce n'est plus le désert puisqu'il y a la fontaine d'eau vive jaillissante jusqu'à la vie éternelle. Ce n'est plus la terre maudite au jour du premier péché, et au-dessus de laquelle retentissaient les tonnerres de la divine justice, puisqu'il y a Celui qui a levé toute malédiction et dont le sang, plus éloquent que celui d'Abel, s'élève sans cesse vers le ciel pour demander et obtenir miséricorde.

Jésus-Christ, en l'Eucharistie, est l'Emmanuel de tous les fidèles : l'Emmanuel de l'enfant, à qui il se donne avec tant d'empressement, et qu'il inonde d'une si douce joie ; du jeune homme, qu'il fortifie, par sa présence, contre les passions, le monde et le démon ;

¹ Gen., II, 23.

de l'homme fait, avec qui il travaille à toute œuvre de bien ; du vieillard et du mourant, qu'il prémunit contre les défaillances de la nature et la crainte de la mort.

Ah ! il ne nous quitte pas, lui, lorsque tout nous quitte !... Il est notre Emmanuel tout le temps de cette vie, afin d'être notre Emmanuel en l'autre, où sa présence procure la félicité suprême.

APPLICATION.

Montrons, par notre conduite, que nous comprenons combien il nous est avantageux d'avoir avec nous le Seigneur.

Adorons-le dans son sanctuaire, en union aux esprits célestes qui s'y tiennent anéantis en sa présence. Soyons avec lui puisqu'il est avec nous : pensons à lui, parlons de lui, entretenons-nous avec lui ; qu'il soit l'objet de toutes nos préoccupations et de tous nos désirs.

Aussi souvent que l'obéissance nous le permet, visitons ce Sauveur bien-aimé. Allons au pied de son autel, et là, pénétrés de sentiments de foi, d'amour, d'humilité et de confiance, présentons-lui nos hommages et exposons-lui tout ce qui a rapport aux intérêts de nos âmes. Écoutons ensuite ce qu'il dit à notre cœur ; soyons attentifs aux oracles sacrés qu'il rend du sein de son tabernacle, qui est l'arche d'alliance du nouveau Testament.

Prions-le pour nos parents, nos frères, nos élèves, nos bienfaiteurs ; prions-le pour les âmes du purgatoire, pour les agonisants, pour les pécheurs... Prions-

le pour nous, et implorons à cet effet son divin cœur qui ne désire rien davantage que de nous combler de ses grâces.

Affectionnons-nous dans le temple où il réside. Apprécions par-dessus tout le moment où cet adorable Emmanuel se donne à nous comme l'aliment de nos âmes. Ah ! quel moment, en effet, que celui où nous le recevons, où nous ne faisons plus qu'une même chose avec ce Dieu d'amour ! Oh ! alors disons-nous à nous-mêmes : Silence, ô mon cœur : voici votre Dieu !... Silence, ô mon esprit : écoutez votre Dieu !... Silence, ô amour-propre : mourez à vous-même pour ne laisser vivre en mon âme que l'amour du Dieu qui se donne à moi !...

PRIÈRE.

O Jésus, ma lumière, ma force, ma joie, mon espérance, ma vie, soyez avec moi maintenant et toujours.

Soyez avec mon esprit pour l'éclairer, avec mon cœur pour l'embraser, avec ma volonté pour la diriger. Soyez avec moi dans mes tentations et mes épreuves, avec moi dans mon travail et mon repos, avec moi dans la santé et la maladie. Soyez avec moi surtout au moment de ma mort, afin que, par vous, elle ne soit que mon entrée au séjour où les élus sont avec vous pour jamais.

Voir les Résumés, page 293; — ancienne édition, page 208.

7. — LE FRUIT DE L'ARBRE DE VIE.

Au vainqueur, je donnerai du fruit de l'arbre de vie (Apoc., II, 7).

CONSIDÉRATION.

Le mystère de l'Eucharistie a eu, dès l'origine du monde, un merveilleux symbole dans l'arbre de vie.

Dans les desseins de Dieu, l'homme, qui est la plus parfaite des créatures visibles, ne devait pas mourir ; cependant c'était à ce terme que tendait sa nature, car, par son exercice propre et indépendamment de toute cause extérieure de destruction, la vie animale s'affaiblit et se perd, comme s'use et ensuite s'éteint un foyer qui consume peu à peu ce qui l'entretenait.

Pour que l'homme pût se conserver la vie, il était nécessaire qu'il eût un élément de parfaite réparation, un aliment qui compensât en lui toute déperdition, qui rétablît entièrement ses forces plus ou moins épuisées. Cet aliment, Dieu l'avait créé et mis à la disposition de nos premiers parents. « Le Seigneur, est-il dit dans la Genèse, avait planté dès le commencement un jardin délicieux, dans lequel il mit l'homme qu'il avait formé. Là étaient toutes sortes d'arbres beaux à la vue, et dont le fruit était agréable au goût, et au milieu était l'arbre de vie¹. »

Cet arbre qui surpassait en beauté et en bonté tous les autres, remplissait parfaitement sa fin à l'égard

¹ Gen., II, 8 et 9.

d'Adam et d'Ève. Rien de plus admirable que ses fruits par lesquels était communiquée la substance même de la vie. En s'en nourrissant, l'homme aurait paré aux ravages des années, renouvelé sa jeunesse, maintenu l'harmonie en ses organes, conservé son énergie, joui constamment d'une santé florissante.

O arbre mystérieux, combien le premier homme n'aurait-il pas dû vous apprécier ! Ah ! si nous sommes si affectionnés à la vie, nous qui expérimentons qu'elle n'est que misère et douleur, il devait l'être bien davantage, lui pour qui elle n'était que douceur et joies pures ! Dès lors, quelle estime ne devait-il pas faire de vos fruits qui étaient pour lui le moyen de la conserver toujours ?

Mais, hélas ! Adam et Ève mangent le fruit défendu ; et il devient pour eux le fruit de mort. Dieu prononce l'arrêt de leur condamnation, et les assujettit à la peine et à la douleur, jusqu'à ce qu'ils retournent en la terre d'où il les avait tirés.

Le Seigneur dit ensuite : « Empêchons qu'Adam ne porte sa main à l'arbre de vie, qu'il ne prenne de son fruit et en mange, et qu'ainsi il ne vive éternellement ; et l'ayant chassé du paradis de délices, il mit à l'entrée des chérubins armés d'une épée de feu, pour garder le chemin qui conduit à l'arbre de vie ¹ »

Adam et Ève s'éloignent en pleurant leur malheur. Ils acceptent la mort comme la juste punition de leur péché, et cependant ils entretiennent en leur âme des pensées d'espérance. A la lumière de la révélation,

¹ Gen., III, 22 et 24.

ils entrevoient et saluent dans l'avenir un nouvel arbre de vie, dont le fruit merveilleux sera la céleste nourriture de l'humanité régénérée. Or, cet arbre salubre n'est-ce pas la divine Eucharistie, car combien d'analogies ne présente-t-elle pas avec l'arbre du jardin de délices qui en était la figure ?

L'Église est le nouveau paradis terrestre où les hommes réhabilités par Jésus-Christ trouvent abondamment tout ce qui est nécessaire à leur âme ; et, au milieu de l'Église, est l'adorable sacrement qui en fait toute la richesse ; c'est l'arbre mystérieux planté par Jésus-Christ lui-même, et au pied duquel il a écrit : « En moi est l'espérance de la vie et de la vertu. Venez à moi, vous tous qui me désirez, et nourrissez-vous des fruits que je porte ¹. »

L'Eucharistie surpasse en grandeur et en efficacité les autres sacrements, comme l'arbre de vie surpassait en excellence tous les autres arbres.

Elle répare parfaitement les forces de l'âme, ainsi que l'avait annoncé le roi-prophète disant : « Le Seigneur guérit toutes vos langueurs ; c'est lui qui rachète votre vie de la mort du péché, et qui remplit tous vos désirs par ses bienfaits : votre jeunesse est renouvelée comme celle de l'aigle ². » Isaïe dit également : « Ceux qui espèrent dans le Seigneur trouveront des forces toujours nouvelles ; ils voleront comme l'aigle, ils courront sans se fatiguer, ils marcheront sans se lasser ³. »

« Notre Sauveur, dit le saint concile de Trente, a

¹ Eccli., XXIV, 25 et 26. — ² Ps. CII, 5. — ³ Isaïe, XL, 31.

voulu que le sacrement de l'Eucharistie fût reçu comme la nourriture spirituelle des âmes, qui les entretiennent et les fortifient, en les faisant vivre de la propre vie de Celui qui a dit : « Celui qui me mange vivra par moi ¹. »

L'Eucharistie remédie au péché véniel, véritable et désolante maladie de l'âme, et elle préserve du péché mortel. « Le divin Rédempteur a voulu, dit encore le même concile de Trente ¹, que ce sacrement fût reçu comme un antidote par lequel nous fussions délivrés de nos fautes journalières et préservés des péchés mortels. Il a voulu de plus qu'il fût le gage de notre gloire à venir et de la félicité éternelle. »

L'Eucharistie entretient en nous la vie de la grâce et donne à cette vie la puissance et l'énergie qu'elle doit avoir ; « elle nous communique, dit saint Ignace, la vie en Dieu, par Jésus-Christ, en même temps qu'elle est un remède nous guérissant de nos vices et chassant tous les maux. »

Le fruit de l'arbre eucharistique présente toutes sortes de douceurs, procure les joies les plus suaves, et, à certain degré, nous rend heureux dès ici-bas.

Il agit même sur le corps, et le pénètre de sa vertu vivifiante ; mais cet effet ne sera manifeste qu'au jour de la résurrection générale. Oh ! de quelle gloire resplendiront alors les corps des saints qui se seront dignement nourris de l'adorable sacrement de nos autels !

Telles sont les principales analogies entre l'arbre de vie du paradis terrestre et l'arbre eucharistique. Mais

¹ Session, XIII, ch. II.

combien celui-ci surpasse celui-là en excellence ! La vie qu'il communique est infiniment plus précieuse que la vie de la nature, et non-seulement il l'entretient, mais il l'accroît et la perfectionne. Le premier de ces arbres n'était salubre qu'à la condition de manger de son fruit : le second profite même à ceux qui ne pouvant cueillir son fruit le contemplant avec foi, ou le rappellent à leur souvenir. Ah ! que l'âme chrétienne puise de force et trouve de consolation à l'ombre du saint tabernacle ! Qui n'a éprouvé combien est profitable une visite au saint sacrement ? Qui ne sait que dans les épreuves de cette vie de combat la pensée du Dieu de l'Eucharistie est déjà un véritable secours ?

APPLICATION.

Allons souvent nous reposer au pied du nouvel arbre de vie. Affectionnons et renouvelons, le plus possible, les visites au saint sacrement. Disons avec le prophète : « A moi vos autels, ô mon Dieu ¹ ! » C'est là que nous trouverons les consolations dont notre âme a un si grand besoin.

Bénédissons l'infinie bonté qui a mis à notre disposition l'inestimable trésor de l'Eucharistie. Célébrons la générosité du divin Sauveur qui s'est fait notre aliment pour nous communiquer avec surabondance la vie véritable.

Désirons ardemment nous nourrir et nourrissons-nous, en effet, de son corps sacré, de ce fruit vivifiant qui a fait les délices des saints en même temps qu'il

¹ Ps. LXXXIII, 4.

leur communiquait la force, l'héroïsme qu'ils n'ont cessé de montrer dans leurs épreuves.

Oui, approchons de l'arbre de vie. Qui nous en empêche?... Il n'y pas là de chérubins armés d'épée de feu qui nous en interdisent l'accès. Allons donc cueillir et manger son fruit, si salutaire en ceux qui s'en nourrissent avec les dispositions requises. Oui, communions fréquemment, mais toujours avec une grande pureté de conscience, une véritable dévotion, et un ardent amour.

Conservons ensuite, par la vigilance et la prière, la santé spirituelle, dont la sainte communion est le principe; gardons, par la vertu de l'Eucharistie, une conduite vraiment sainte, et nous mériterons qu'en nous s'accomplisse en entier cette parole de l'ange de l'Apocalypse: « A celui qui sera vainqueur, je donnerai à manger du fruit de l'arbre de vie qui est dans le paradis de mon Dieu. »

PRIÈRE.

Divin Sauveur que je vais recevoir dans votre adorable sacrement, vous êtes seul toute la vie de mon âme. Oh! faites, je vous supplie, que je m'approche de vous le cœur pur de toute faute et brûlant de ferveur, afin que votre très-saint corps soit ma force et mon salut, et qu'après m'être nourri, ici-bas, de ce fruit de vie, je sois admis à m'en nourrir avec les anges et les saints dans le séjour de la vie éternelle.

Voir les Résumés, page 294; — ancienne édition, page 40.

8. — LA PAQUE DES JUIFS ET LA SAINTE COMMUNION.

Jésus-Christ, notre agneau pascal, a été immolé (I. Cor., v, 7).

CONSIDÉRATION.

Considérons ce qu'était la pâque des Juifs et comment elle figurait la sainte communion ou pâque des chrétiens.

A la veille de délivrer son peuple de la captivité, le Seigneur dit à Moïse et à Aaron: « Parlez à la réunion des enfants d'Israël et dites-leur: Au dixième jour, prenez par chaque famille, ou chaque maison, un agneau sans tache. Vous le garderez jusqu'au quatorzième jour de ce mois auquel toute la multitude des enfants d'Israël l'immolera, le soir. Vous marquerez de son sang les poteaux et le haut des portes des maisons où vous serez. Vous le mangerez avec des pains sans levain et des laitues amères. Vous aurez les reins ceints, vos chaussures aux pieds, le bâton à la main, et vous vous hâterez, car c'est la pâque, c'est-à-dire le passage du Seigneur.

» Je passerai cette nuit-là même par la terre d'Égypte, et j'y frapperai tous les premiers-nés. Mais ce sang que vous aurez mis sur vos portes vous deviendra un signe. Je le verrai et je passerai outre. Vous éviterez ainsi la plaie de mort pendant que j'en frapperai toute l'Égypte.

» Ce jour vous sera un monument éternel, et vous le célébrerez de race en race, par un culte perpétuel.

» Et quand vos enfants vous en demanderont le motif, vous leur direz : C'est la victime immolée en mémoire du passage du Seigneur lorsque, frappant de mort les Égyptiens, il épargna et délivra les maisons des enfants d'Israël.

» Ainsi s'observera le culte de la pâque. L'agneau se mangera dans une même maison. Vous ne romprez aucun de ses os. Toute l'assemblée d'Israël fera la pâque¹. »

Voilà ce qu'était la pâque des Juifs ; or, que d'analogies ne présente-t-elle pas avec la communion ou pâque chrétienne dont elle était la figure !

Jésus-Christ, le Dieu de l'Eucharistie, n'est-il pas l'Agneau de la nouvelle loi, l'Agneau immolé et dont le sang est notre salut, l'Agneau dont nous devons manger la chair en mémoire du passage du Seigneur ?

Les prophètes avaient envisagé le Messie comme un agneau muet devant celui qui le tond². Son saint précurseur disait, en le désignant au peuple : « Voici l'Agneau de Dieu, qui efface les péchés du monde³. » Au livre de l'Apocalypse, il est appelé un grand nombre de fois l'Agneau, et présenté sous l'image d'un agneau comme égorgé. » L'Église dit, dans son office : « Jésus-Christ, notre pâque, a été immolé, car il est véritablement l'Agneau qui a effacé les péchés du monde, qui a détruit notre mort par la sienne, et nous a rendu la vie par sa résurrection⁴. »

¹ Exode, XII, 3-47. — ² Isaïe, LIII, 7. — ³ S. Jean, I, 29. — ⁴ Préf. du temps pascal.

« Tout ce qui avait été prescrit par l'ordre de Dieu et le ministère de Moïse au sujet de l'immolation de l'agneau pascal, enseigne saint Léon le Grand, prophétisait Jésus-Christ et était l'annonce de son sacrifice. »

Oui, ce divin Sauveur est l'Agneau de la nouvelle loi. Il a été immolé, le soir, sur la montagne du Calvaire, durant la solennité de la pâque ; en lui s'est accompli ce qui était prescrit de l'agneau figuratif, et jusqu'à cette particularité : « Vous ne briserez aucun de ses os. » Il s'immole encore d'une manière non sanglante sur nos autels, où, pour nous, il renouvelle sans cesse le sacrifice de la croix.

Le sang du premier agneau pascal éloigna des maisons qui en étaient marquées l'ange exterminateur ; mais il n'eut ce pouvoir que parce qu'il figurait le sang du divin Agneau : quelle est donc la vertu de celui-ci ! S'il fut le salut des Hébreux dans son symbole prophétique, qu'est-il donc par lui-même, et que ne peut-il pas !

Souvenons-nous que les saints Pères¹ l'ont appelé la divine rançon par laquelle nous avons été rachetés du péché, de la mort et de l'enfer ; le prix de la délivrance de tous les hommes ; un antidote, un remède souverain, un céleste aliment ; un doux et délicieux breuvage qui nous désaltère, nous délivre de la soif dange-reuse des plaisirs des sens, pour ne nous laisser que celle de la justice ; un ornement embellissant l'âme ; un bain salutaire qui nous purifie, selon cette parole

¹ S. Chrysostome, S. Anselme, S. Augustin, S. Jérôme, S. Thomas, etc.

de l'Apocalypse : « Heureux ceux qui lavent leur robe dans le sang de l'Agneau ¹. » Souvenons-nous que ce sang est pour tous un signe salutaire détournant les coups de la divine justice, ou plutôt la satisfaisant pleinement pour nous. « O Christ-Roi, s'écrie à ce sujet saint Avit, reconnaissez donc en nous votre sang, et délivrez vos sujets de la captivité de l'Égypte ; et partout, Agneau sans tache, où vous serez immolé en sacrifice, et où l'on recevra votre chair en aliment, détourné-en aussitôt votre bras vengeur. »

Tous les enfants d'Israël devaient participer au festin de la pâque ; de même tous les chrétiens doivent participer au festin eucharistique : c'est là le précepte de Jésus-Christ, car il a dit : « Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, vous n'aurez point la vie en vous ². » C'est un précepte de l'Église qui, d'après les saints canons, cesse de considérer comme ses enfants ceux qui omettent le devoir pascal, tandis que, d'autre part, elle témoigne le désir que les fidèles participent fréquemment, et même chaque jour à la sainte communion, à ce divin repas de la grande famille chrétienne, auquel tous sont conviés et dont la table est dressée dans tous les sanctuaires.

La loi prescrivait aux Juifs de quelle manière ils devaient manger l'agneau pascal : l'Église aussi nous prescrit avec quelles dispositions nous devons communier ; mais ici encore il y a une analogie bien digne de remarque. Pour communier avec fruit, il faut en nous la pureté de la conscience et la ferveur ; mais qu'est-ce

¹ Apoc., xxii, 14. — ² S. Jean, vi, 54.

à dire, sinon que nous devons manger la chair du divin Agneau, revêtus de la robe d'innocence, les reins ceints par la chasteté, appuyés sur le bâton de l'espérance, assaisonnant la divine nourriture des azy-mes de la sincérité et des laitues amères de la mortification, tenant les yeux de l'esprit élevés vers le ciel, prêts à quitter cette terre d'exil pour aller dans la véritable terre promise ?

Enfin, considérons que, comme la pâque judaïque se célébrait en mémoire du passage du Seigneur et de la délivrance de la captivité de l'Égypte, nous communions en mémoire du passage de Jésus-Christ sur la terre et de notre délivrance de la mort et de l'enfer opérée par ce divin Sauveur.

Lorsque nous demandons à l'Église le motif du repas sacré auquel elle nous convie, elle nous répond : « C'est le passage du Seigneur » que nous rappelons et qui, en un sens, s'accomplit encore.

Le Verbe s'est fait chair et a passé du sein de son Père en celui de Marie par l'incarnation. Né de cette auguste Vierge, il a vécu parmi nous, et a passé en faisant le bien. Victime pour nos péchés, il a passé de la vie à la mort. Vainqueur de l'enfer, il a passé ensuite de la mort à la vie. Or, son sacrement est le mémorial de son passage ; c'est le souvenir de son incarnation, de sa vie, de sa mort, de sa résurrection.

Son sacrement, c'est non-seulement le souvenir de son passage, mais son passage même ; car à la parole du prêtre, le Verbe incarné se rend présent sous les saintes espèces. Il vient ensuite en tous ceux qui com-

munient, et leur donne, en se donnant à eux, les grâces les plus précieuses.

APPLICATION.

Appelés à participer à la chair de l'Agneau, plaçons-nous, par la grâce, dans les dispositions nécessaires pour le faire avec fruit. La table est dressée; tout est prêt pour le repas sacré. Approchons-nous, mais revêtus d'innocence, brûlants de ferveur, libres de toute attache à la créature, affamés du céleste aliment, désireux de nous en nourrir en cette vie, pour mériter de nous en nourrir en l'autre.

Voyageurs pour l'éternité, allons puiser à la table de l'Éternel la force dont nous avons besoin pour achever notre laborieux pèlerinage, pour échapper aux innombrables périls qui sans cesse se présentent devant nous, pour arriver heureusement en la véritable terre promise où coulent le lait et le miel des félicités célestes.

PRIÈRE.

O Jésus, divin Agneau, qui vous immolez pour moi, que votre sang me soit donc un signe salutaire et me dérobe aux coups de la vengeance céleste, que j'ai mérités par mes péchés; que votre chair, dont je me nourris si souvent, me purifie, me fortifie de plus en plus et me fasse vivre de votre vie.

Je passe, marchant à grands pas vers la mort; que je passe donc avec vous, afin que ma sortie de cette terre de captivité soit mon entrée dans la véritable terre promise qui est toute mon espérance.

Voir les Résumés, page 294; — ancienne édition, page 351.

9. — LA MANNE, FIGURE DE L'EUCARISTIE.

Il n'en est pas de ce pain comme de la manne (S. Jean, vi, 59).

CONSIDÉRATION.

Jésus-Christ avait dit aux Juifs : « Je suis le pain vivant descendu du ciel; » mais, ne croyant point à ces paroles ou ne les comprenant pas, ils avaient murmuré contre lui. C'est pourquoi, insistant sur la vérité qu'il venait d'exprimer, il avait ajouté : « Je suis le pain de vie. Vos pères ont mangé la manne dans le désert, et ils sont morts; mais c'est ici le pain descendu du ciel, afin que si quelqu'un en mange, il ne meure point. Oui, c'est ici le pain qui est venu du ciel. Il n'en est pas comme de vos pères, qui ont mangé la manne et qui sont morts; car celui qui mange de ce pain vivra éternellement¹. »

Ce divin Maître enseigne donc que l'Eucharistie avait été figurée par la manne. Elle a, en effet, de frappantes analogies avec cette nourriture miraculeuse; mais il résulte de chacune qu'elle la dépasse infiniment en excellence.

La manne fut donnée aux Hébreux, sans qu'ils eussent rien fait pour la mériter, ou plutôt au moment même où ils murmuraient contre Moïse et contre le Seigneur. « J'ai entendu les murmures des enfants d'Is-

¹ S. Jean, vi, 41 à 59.